

Relire « Parti pris » aujourd'hui

Robert Mélançon

Volume 17, Number 3 (99), May–June 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29785ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mélançon, R. (1975). Relire « Parti pris » aujourd'hui. *Liberté*, 17(3), 110–117.

Relire "Parti pris" aujourd'hui

Rétrospectivement on pourrait conjecturer que *Parti pris* est presque une idée platonicienne (j'allais écrire « fut », l'inscrivant monstrueusement dans le temps) dont la revue qui parut de 1963 à 1968, le groupe qui l'anima et la maison d'édition épisodique qui leur survit ne furent que des ombres très approximatives. Je sais que cette proposition risque de paraître frivole, contournée, trop volontairement paradoxale pour n'être pas jugée baroque si ce n'est tout à fait irrecevable, mais je ne peux me retenir de la hasarder après la lecture du passionnant « *Parti pris* » littéraire de Lise Gauvin⁽¹⁾, après celle du numéro que *La Barre du jour* « consacra » à *Parti pris* il y a trois ans⁽²⁾ après une relecture fragmentaire de quelques numéros dépareillés de *Parti pris* et, enfin, après une seconde lecture du livre de Lise Gauvin. Ce qui me la suggère, c'est la distance entre les textes réels rassemblés dans *Parti pris* durant cinq ans par Pierre Maheu, Paul Chamberland, Jean-Marc Piotte, André Major, André Brochu et d'autres collaborateurs réguliers ou occasionnels, les textes qu'ils publient ailleurs aujourd'hui (ou, pour certains, un silence aussi impénétrable que celui dans lequel s'enferma un Saint-Denys Garneau) et les discours critiques que ces textes ont suscités.

Nulla équipe, en effet, ne donna autant que celle de *Parti pris* un sentiment de cohésion, l'impression qu'une volonté et une pensée communes entraînaient chacun de ses membres, à tel point que cette revue fut presque une espèce d'ouvrage

(1) Presses de l'Université de Montréal, collection « Lignes québécoises », 1975, 218 p.

(2) Nos 31-32, hiver 1972, 156 p.

collectif en plusieurs fascicules qui prit accidentellement la forme d'un périodique et qui cessa de paraître lorsqu'il eût été complété et que l'ensemble de thèses, d'idées, d'attitudes qu'il proposait eût été suffisamment élaboré et diffusé. Cette tâche achevée, les rédacteurs ne pouvaient que se disperser et Parti pris cesser de paraître, comme un ouvrage terminé cesse de s'ajouter de nouveaux chapitres. Cette hypothèse qui fait de Parti pris un livre composé en commun est une variante du paradoxe que propose Denys Arcand pour expliquer la disparition de la revue par son succès incontestable⁽³⁾.

Je crois toutefois qu'elle le perfectionne et permet d'envisager que seule cette tâche commune rassembla les individus qui formèrent l'équipe de Parti pris et que tout, par ailleurs, les séparait. L'actuel directeur des éditions Parti pris qui ont survécu à la revue, Gérald Godin, l'a implicitement souligné en commentant une photographie du comité de rédaction prise au lancement du premier numéro :

Une coupure du Petit Journal, le lancement en 1963, la gang autour d'une table : Maheu, Chamberland, Major, Brochu, Piote. Tous très straight.

Bouddhiste, disait Godin. Hippie. Nationaliste de droite. Structuraliste... Homme de gauche⁽⁴⁾.

Rien ne confirme cette phrase comme la lecture des textes rassemblés par La Barre du Jour en 1972. Cinq ans après la disparition de Parti pris, aucun de ses anciens animateurs ne sent le droit de parler au nom d'un groupe qui n'hésitait pas, à l'époque, à parler au nom de toute la collectivité. Et non seulement chacun ne parle qu'en son nom propre, mais la plupart de ces textes prennent des formes plus ou moins autobiographiques, comme si Parti pris n'avait été que la rencontre mo-

(3) Denys Arcand, « Parti pris et après », *La Barre du jour*, op. cit., page 68 :

Je suis souvent étonné de voir à quel point la problématique politique posée par *Parti pris* reste actuelle encore aujourd'hui. C'est d'ailleurs là la principale raison de la dissolution du mouvement *Parti pris*. A partir du moment où une situation est parfaitement définie intellectuellement et qu'en même temps les conditions nécessaires à la modification de cette situation sont absentes, la poursuite d'un travail strictement théorique devient stérile. C'est de cela que se sont rendu compte les membres de *Parti pris*, consciemment ou inconsciemment.

(4) Malcolm Reid, « Parti pris », *La Barre du jour*, op. cit., p. 105.

mentanée d'itinéraires personnels divergents⁽⁵⁾. Qu'il en ait été ainsi d'un point de vue anecdotique, c'est l'évidence même. Mais la succession de ces confessions a quelque chose d'accablant et donne irrésistiblement l'impression d'une démission (ce jugement ne vise pas tant tel ou tel texte particulier que leur ensemble). On résiste à l'idée d'admettre que *Parti pris* ne fut que ce rassemblement d'occasion; on est tenté d'en relire quelques numéros pour vérifier si la cohérence qu'on y sentait à l'époque n'apparaîtra pas désormais comme le fruit d'une illusion. Un ami à qui je faisais part de ce désenchantement et de ces doutes les récusait vivement : « *Parti pris*, me dit-il, ce n'est ni Chamberland, ni Major, ni Piotte, ni Maheu, ni Brochu ni les autres : ils l'ont fait ensemble durant cinq ans (les choses ne durent généralement pas plus de cinq ans ici), puis chacun de son côté a fait autre chose, a poursuivi son propre chemin. » Il reste donc à relire *Parti pris* en oubliant ou en mettant entre parenthèses ce bouddhiste, ce hippie, cet intellectuel de droite, ce structuraliste, cet homme de gauche que sont devenus, entre autres, ses anciens rédacteurs, pour saisir dans leur effacement cet écrivain à la fois un et multiple que leur rencontre engendra.

Cette généreuse disponibilité d'esprit ne résout toutefois que très partiellement les difficultés, et l'écart persiste entre les idées que désigne aujourd'hui le nom de *Parti pris* et le contenu épisodique de ses différents numéros. C'est que, contrairement à ce qu'on pourrait penser, les thèses réelles de *Parti pris* ne se trouvent pas vraiment dans les textes qui y furent publiés de 1963 à 1968. J'ai conscience d'avancer une énormité; je reconnais son caractère très partiel, jusqu'à un certain point son injustice. Mais je refuse de considérer comme une pensée l'objectif d'un Québec indépendant, laïc et socialiste auquel trop souvent on réduit purement et simple-

(5) C'est l'opinion de Laurent Girouard pour qui « une des expériences de politisation les plus importantes de l'époque euphorique de la révolution tranquille a été la publication de la revue *Parti pris*. Expérience de lucidité mais qui ne pouvait avoir de suite car il n'y avait là que des gens de passage; autant les littéraires que les politiques considéraient leur collaboration à la revue comme une parenthèse. »
La Barre du jour, op. cit., p. 143.

ment Parti pris : je ne vais évidemment pas nier que ces objectifs aient été ceux des partipristes, je maintiens simplement qu'ils les ont singulièrement étoffés, diversifiés, élaborés, et que c'est caricaturer ce travail que de le résumer grossièrement sous la forme de ces slogans passés aujourd'hui au domaine public. La pensée de Parti pris, ce n'est pas ce programme mais le travail théorique dont il a fait l'objet en quelques milliers de pages. Or, cette réflexion, conduite selon les points de vue les plus divers et dans le cadre d'une publication mensuelle, avec toutes les servitudes qu'imposent les délais précis et l'obligation d'épouser plus ou moins étroitement l'actualité, on n'en trouve évidemment la synthèse explicite, satisfaisante, dans aucun numéro de la revue. Si bien qu'à moins de se contenter de grossières simplifications, on doit chercher la cohérence idéologique qui oriente les différents articles publiés durant cinq ans dans une série de thèses latentes et d'attitudes qui restent largement implicites, non formulées comme telles. Et sans des analyses patientes, on doit se résoudre à ce que Parti pris devienne peu à peu un mythe stérilisant, une pseudo-problématique figée en orthodoxie, réduite à quelques mots d'ordre et « lié à l'arrivée de l'EVENEMENT »⁽⁶⁾.

C'est pourquoi le « Parti pris » littéraire de Lise Gauvin vient à son heure. Pour la première fois la cohérence idéologique de Parti pris y prend une autre forme que celle, caricaturale, de simples slogans. Le projet de Lise Gauvin est ambitieux : décrire « les options littéraires de Parti pris » et « faire connaître (...) les intentions de ceux qui, refusant de ne voir dans l'art d'écrire qu'un pur divertissement d'intellectuels, ont voulu s'identifier à la chair vive d'un peuple dans une affirmation inconditionnelle de l'ici et maintenant »⁽⁷⁾. Les limites chronologiques de l'enquête — « de 1963 à 1968, c'est-à-dire durant les années d'existence de la revue » (p. 16) — et

(6) Nicole Brossard, « Tiret », « La Barre du jour », *op. cit.*, p. 3.

(7) Lise Gauvin, « Partis pris » littéraire, p. 16. Toutes les références à cet ouvrage seront désormais indiquées entre parenthèses dans le corps du texte.

son objet sont exactement circonscrits⁽⁸⁾ : Lise Gauvin ne prétend pas tout dire d'une revue qui se définissait comme à la fois « politique et culturelle », et en adoptant un point de vue précis elle peut arriver à des conclusions qui ont le mérite de s'appuyer sur des analyses impeccablement documentées. Le contexte historique dans lequel s'inscrit l'activité des partipristes et les liens qui rattachent leurs idées littéraires aux options politiques et sociales qu'ils ont défendues ne sont d'ailleurs pas oubliés : de très substantiels appendices documentaires fournissent les éléments essentiels d'un véritable dossier; et l'introduction et la conclusion permettent de prendre une vue d'ensemble de la revue et de son histoire ainsi que de ses prolongements actuels. Surtout, le premier chapitre, « Notre maître le présent », situe succinctement et de façon suggestive l'aventure de Parti pris par rapport à Cité libre, La Relève, le « groupe de Boréas », les régionalistes du début du siècle, l'Institut canadien de 1850 et les principales revues contemporaines, de façon à dégager son originalité par rapport à d'autres théories et idéologies qui se sont manifestées au Québec depuis un siècle : « la singularité de Parti pris consiste (...) à prôner simultanément la nécessité de l'indépendance, du socialisme et du laïcisme. Elle consiste aussi à insister sur le fait que la révolution, si elle passe par le socialisme, doit être finalement sociale et ne doit mener à rien de moins qu'à une transformation de la vie quotidienne. Un tel changement implique l'apport réciproque du culturel et du politique dans la reconquête du pays incertain... » (p. 31-32).

(8) Quelques formules élégantes mais vagues pourraient donner l'impression du contraire ; ainsi, telle définition :

L'écrivain de *Parti pris*, dans notre optique, n'est pas identifiable à partir d'une collaboration plus ou moins régulières à la revue et notre propos n'est pas de nous attacher particulièrement à un nom ou à une suite de noms. Cet écrivain sera pour nous celui qui s'est interrogé sur les rapports entre l'écriture et le réel. (p. 34)

désigne dans sa généralité toute la modernité plutôt que cet « écrivain de *Parti pris* » dont elle prétend cerner la figure. Mais il s'agit là d'erreurs de détail, ponctuelles (dues à une recherche stylistique qui s'est égarée?) rares, et qui n'enlèvent rien à la précision et à la pertinence de l'ouvrage pris dans son ensemble.

Dans cette perspective, certains rapprochements à première vue discutables ou hasardeux, par exemple avec les régionalistes du Terroir (p. 25-26), se révèlent féconds ; sans nier sa nouveauté radicale, en la mettant au contraire en évidence, Lise Gauvin peut montrer que Parti pris fut, dans une certaine mesure, l'aboutissement nécessaire d'une démarche collective peut-être obscure et sinieuse mais orientée.

*Une fois ce cadre général bien dessiné, cinq questions — le statut de l'écrivain, le problème du joul, la critique littéraire, les poèmes et les romans des écrivains de Parti pris — sont successivement étudiés en autant de chapitres qui, tout en s'inscrivant dans le dessein d'ensemble du livre, constituent chacun une petite étude relativement autonome. Ainsi le chapitre trois, « L'épopée du joul », en dénonçant l'erreur « d'enfermer le groupe dans des revendications purement linguistiques » et de faire « d'une conséquence (l'utilisation du joul par les écrivains) ... un but (la littérature joualisante) » (p. 55), rend à des débats ô combien actuels leur portée réelle. De Crémazie à Victor-Lévy Beaulieu, aucun écrivain québécois n'a pu se soustraire au problème de la langue parlée des Québécois, et les controverses passionnées auxquelles il a donné et continue de donner lieu ne l'ont pas éclairci (tels apologistes du joul dénoncés par Jean Marcel dans *Le Joul de Trois* en font la preuve suffisante). Mais comme le montre Lise Gauvin, l'utilisation du joul par les écrivains de Parti pris se distingue autant de l'emploi décoratif de traits « savoureux » de la « parlure canadienne » où quelques écrivains du début du siècle cherchaient les charmes paradoxalement exotiques de la couleur locale que de la valorisation du joul comme « langue québécoise » distincte du français chez quelques écrivains d'aujourd'hui : « calque de la décadence, l'utilisation du joul dans les écrits est également une forme de défi et de protestation qui, loin de la résignation et du désespoir passifs, tend à assumer une situation dans l'intention précisément de la modifier » (p. 70). C'est que pour les écrivains partipristes le joul aura été une étape transitoire dans le « projet d'une réconciliation du verbe de l'écrivain et du verbe de tous » (p. 73). Comme Gérard Godin l'écrivait en janvier 1965 :*

Le bon français c'est l'avenir du Québec, mais le joul c'est son présent⁽⁹⁾.

Et Lise Gauvin conclut sans équivoque :

La dimension politique du joul paraît dès lors avec évidence. (...) Pour la première fois au Québec, il s'agissait, avec Parti pris, non pas de promouvoir une langue et de s'en glorifier (...) ou d'ajouter simplement au réalisme des personnages par l'usage d'un parler régional, mais de provoquer le lecteur, le dénoncer et surtout d'assumer l'image d'une dégradation afin d'agir sur elle. Alors qu'Aquin choisissait de « rompre avec la cohérence de la domination », que Miron se cantonnait dans un silence de l'écriture, d'autres préféraient recourir à cette arme à double tranchant qu'est le joul, lieu d'une litanie, d'une kyrielle de cris. Solution de désespoir, de compassion, d'amour, le recours au joul est, en 1965, une forme active de la résistance. (p. 74)

Il sera désormais impossible de traiter avec pertinence la question du joul dans la littérature québécoise sans se référer à ce remarquable chapitre⁽¹⁰⁾. Le principal mérite de l'étude de Lise Gauvin est d'offrir une synthèse qui suggère l'orientation de faits dont la complexité n'est jamais sacrifiée. Le quatrième chapitre, « Parti pris parallèle » p. 75-98), qui traite de la critique littéraire et, plus généralement, de la politique culturelle proposée par les partipristes, est particulièrement réussi à cet égard : l'analyse d'un ensemble extrêmement touffu et divers d'une centaine d'articles de critique parus durant les cinq années d'existence de la revue permet de dégager un réseau cohérent d'options littéraires et artistiques qui définissent une véritable politique culturelle. De même, les chapitres sur le rôle de l'écrivain tel que le vivent et le définissent Aquin, Miron, Chamberland (p. 33-54), sur les

(9) Gérald Godin, « Le joul et nous », *Parti pris*, vol. 2, no 5, janvier 1965, p. 19. Cité par L. Gauvin, p. 73.

(10) On y ajoutera, autre référence indispensable, le très substantiel dossier « Littérature et langue parlée au Québec » (*Études françaises*, vol. 10, no 1, février 1974, p. 79-119) où Lise Gauvin, encore, a abordé ce problème dans toute son ampleur historique et où elle a rassemblé les principaux documents pertinents.

poèmes de Chamberland et de Godin (p. 99-120) et sur les récits de Girouard, Major, Renaud et Jasmin (p. 121-148), décrivent avec lucidité un « difficile accès à la parole », une victoire précaire sur un silence toujours menaçant. On y trouve des pages remarquables à propos de certaines oeuvres, je pense en particulier à celles sur la poésie de Chamberland et de Godin. Soulignons que la critique de Lise Gauvin est sympathique aux oeuvres et généreuse : même un livre aussi peu réussi (et bien oublié aujourd'hui) que *La ville inhumaine* de Laurent Girouard s'y voit conférer un certain pouvoir de signification (p. 123-127). Enfin, de substantiels appendices (p. 157-217) assurent aux analyses une solide assise documentaire et font de ce livre un véritable instrument de travail, une machine à lire que le lecteur utilisateur peut faire fonctionner de diverses façons selon ses besoins, voire ses humeurs. On ne pourra plus désormais réfléchir sur la littérature québécoise des années soixante sans en tenir compte. Pour la première fois l'aventure de Parti pris, située avec exactitude dans l'ensemble de la tradition littéraire et idéologique québécoise, prend sa portée réelle, sans mythologie et sans nostalgie. De la masse de prises de position, de thèses et d'idées qui furent agitées dans cette revue durant cinq ans, Lise Gauvin sait faire ressortir quelques grandes lignes de force et les articuler les unes aux autres. Le paysage qui s'en dégage est plus riche que les simplifications auxquelles le nom de Parti pris avait donné lieu jusqu'ici, et il offre plusieurs éléments de réponses aux interrogations qui sont les nôtres en 1975. Parti pris reste actuel, on l'a dit ; pour savoir avec précision à quel point, on pourra maintenant lire « Parti pris » littéraire ou, à défaut, consulter la collection de la revue dans une bibliothèque jublique.

ROBERT MÉLANÇON